



**Anabases**

Traditions et réceptions de l'Antiquité

40 | 2024

Varia

---

Charles Davoine, *La ville défigurée. Gestion et perception des ruines dans le monde romain (1<sup>er</sup> siècle a.C. - IV<sup>e</sup> siècle p.C.)*

Édith Parmentier

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/anabases/19127>

DOI : 10.4000/12wa2

ISSN : 2256-9421

**Éditeur**

E.R.A.S.M.E.

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 novembre 2024

Pagination : 327-330

ISSN : 1774-4296

Ce document vous est fourni par Université de Bordeaux



**Référence électronique**

Édith Parmentier, « Charles Davoine, *La ville défigurée. Gestion et perception des ruines dans le monde romain (1<sup>er</sup> siècle a.C. - IV<sup>e</sup> siècle p.C.)* », *Anabases* [En ligne], 40 | 2024, mis en ligne le 01 novembre 2024, consulté le 25 février 2025. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/19127> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/12wa2>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

agli *Antiquaires* e questa alla nozione di *Apocalypse* cui segue l'esposizione su *Aspasie*; la presentazione di *Caton l'Ancien* – *Caton d'Utique* precede la voce *Censure* e da questa si passa a *Chateaubriand (François René de)*; alla *Plèbe* seguono *Plutarque* e *Polychromie*, quindi *Pompéi* e *Prophètes*; a *Socrate*, *Thalassocratie* e *Traduction*. Voci, queste e tutte le altre, curate con serietà, impegno, attenzione e chiarezza espositiva.

Più in dettaglio e ancora a puro titolo esemplificativo, si può considerare la pregevole sequenza, selezionata a campione, delle voci *Académie*, *Adage*, *Alexandre le Grand*. Nella prima, curata da C. Bonnet, le informazioni sull'Accademia Platonica sfumano nella nozione attuale di *Académie* per evocare quindi lo spirito dell'antica comunità fondata su regole etiche e valori condivisi, *luogo di vita* di filosofi, oratori, politici, pervenendo poi, dopo l'età romana e la rinascita del neoplatonismo nella Firenze del xv secolo, alla *respublica litterarum* e all'Accademia francese del xvii secolo. Nella seconda voce, curata da Anne-Hélène Klingler-Dollé, la riflessione sulla tradizione retorica antica approda agli umanisti del Rinascimento e agli *Adagi* di Erasmo, così rappresentativi del pensiero del grande umanista, consultabili in una modalità di lettura peculiare e discontinua che, per volontà dello stesso Autore, ne ha agevolato universalmente la diffusione. La terza voce, ancora a cura della Bonnet, considera non soltanto la storicità del personaggio di Alessandro - di cui, come si ricorda, non si è ancora indentificata la tomba -, ma anche le numerose riletture e le ricezioni differenti che, a seconda degli ambienti coinvolti, delle idee predominanti e dei tempi, hanno rappresentato con connotazioni diverse e sfaccettate il personaggio, *glorifié, critiqué, instrumentalisé* dal mondo antico al nazismo, fino al cinema e alle arti visive di età contemporanea.

Il volume rende complessivamente conto di valori, personaggi e quadri culturali molteplici, dalla genesi alle riprese e ai

richiami, alle trasformazioni e agli apparenti ritorni, dai contesti di origine o da quelli di ripresa ai recuperi, in un'avvincente rassegna di significati, nozioni, simboli, rinnovati e arricchiti nei vari ambiti storici, geografici, culturali.

Come le curatrici scrivono nella prefazione, il lavoro non ha pretesa di esaustività, ma attraverso un florilegio di parole chiave tende a illustrare il volto di un'Antichità plurale, nella molteplicità dei percorsi e delle modalità grazie a cui essa è stata reinterpretata, idealizzata, acquisita, assimilata e talora respinta o incompresa nell'ambito di secoli di storia. La trasversalità delle prospettive possibili non si legge soltanto a partire dalle differenti fasi storiche, dal mondo classico in poi, ma coinvolge e incrocia discipline, ambienti, personaggi, idee e ideali differenti.

Il libretto incuriosisce e avvince il lettore nel contempo stimolando all'approfondimento il ricercatore e lo studioso, ma purtroppo - unica nota dolente - manca di bibliografia. Il carattere di fruibilità a differenti livelli lo rende tuttavia una sorta di accattivante 'opera aperta', piacevole, interessante e al contempo guidata da una seria progettualità, frutto di convinzioni profonde.

Maria Luisa Napolitano  
Università di Napoli "Federico II"  
napolitanoml@libero.it

Charles DAVOINE, *La ville défigurée. Gestion et perception des ruines dans le monde romain (I<sup>er</sup> siècle a.C. - IV<sup>e</sup> siècle p.C.)*, Bordeaux, Ausonius, 2021, 430 p. / ISBN 978235613366, 25€

Le sujet du livre de Charles Davoine est attirant et paradoxal. Quoique le titre – *La ville défigurée* – laisse d'abord attendre une réflexion sur l'archéologie et le remploi, le sous-titre – *Gestion et perception des*

*ruines dans le monde romain (1<sup>er</sup> siècle a.C. - 1<sup>er</sup> siècle p.C.)* – prévient qu'il ne s'agira pas des ruines que l'Antiquité a laissées, mais de la place que les ruines occupaient dans l'occident romain à l'époque impériale, du point de vue de l'histoire urbaine et de celle des représentations. Adapté d'une thèse de doctorat récompensée par le Prix de la Société Française d'Histoire Urbaine, le livre propose d'appréhender le paysage urbain par ses marges, en l'occurrence le traitement et la représentation de l'architecture délabrée, dernière étape du processus d'un bâti toujours existant : comment les édifices dégradés, détruits ou abandonnés s'insèrent-ils dans l'économie et la gestion des villes romaines ? Le nœud de la question réside dans le fait que « les Romains n'aimaient pas les ruines » (p. 359) : à l'inverse du monde moderne qui honore le passé à travers ses vestiges et cultive une esthétique des ruines, le monde romain les rejette complètement.

Le chapitre introductif, intitulé « Les ruines, une affaire de mots », étudie le champ lexical de la ruine en partant du mot *ruina* qui, au singulier, décrit seulement l'effondrement d'un édifice et non pas le résultat de cette destruction. C'est au pluriel que celle-ci est désignée, *ruinae* étant employé en concurrence avec *rudera*, les décombres (pluriel de *rudus*, qui désigne le matériau brut). On trouve aussi des variantes littéraires comme *vestigia* et *reliquiae* pour décrire les traces laissées par un bâtiment détruit une fois que ses débris ont été évacués, ainsi que *parietinae*, qui désigne spécifiquement des murs abandonnés. L'état de dégradation d'un édifice est indiqué par le mot *vetustas*, qui englobe à la fois l'effet et la cause ; la notion de vétusté signale le pouvoir corrupteur du temps et son action inexorable, marquée le plus souvent par l'expression *vetustate corruptum* (ou *collapsum*).

Ce préambule indique la méthode lexicographique qui sera suivie dans tout le livre et fait sa spécificité : c'est par

l'observation des formes du discours porté sur les *realia* marginales des ruines que l'auteur s'attache à dessiner la conception romaine de la ville. Après l'inventaire de la désignation de cet objet, le discours décrivant et régissant les pratiques qui lui sont associées est analysé. Les usages romains des ruines sont regroupés en trois catégories : leur démolition (2<sup>e</sup> chapitre), leur restauration (3<sup>e</sup> chapitre) et leur abandon (4<sup>e</sup> chapitre).

Titre par le slogan « Éviter les ruines », le chapitre 2 étudie la documentation juridique sur la gestion des ruines, qui se résume plus ou moins à un arsenal de règles prohibant leur destruction. Au point de départ, deux sénatus-consultes du 1<sup>er</sup> siècle interdisent la revente de biens immobiliers à des fins spéculatives et le trafic d'éléments détachés issus d'une démolition. L'auteur réinterprète le corpus juridique relatif au remploi des matériaux d'ornement, tirés de bâtiments existants (tuiles, marbres, colonnes, voire portes). L'interdiction d'en faire le commerce est une mesure de protection de la propriété : la démolition en vue de la revente est considérée comme une forme de pillage. Dans cette perspective patrimoniale, l'interdiction ne frappe pas les transferts de matériaux dont la démolition et le remploi s'effectuent au sein d'un même patrimoine privé : un propriétaire peut détacher les ornements d'une de ses maisons pour en parer une autre dont il est propriétaire, car il ne s'agit alors pas de vol, mais de simple transfert. L'objectif du législateur n'est ni la protection des paysages dévastés par les ruines ni celle des habitants menacés par l'écroulement des bâtiments, mais la conservation de l'intégrité des biens. Cependant, la défiguration de l'espace apparaît peu à peu comme une menace pour l'ordre public des cités ; la législation sur la circulation des matériaux tend à évoluer au cours du Haut-Empire, pour se soucier du paysage urbain et prendre en compte une certaine dimension esthétique dans

les interventions contre le démantèlement d'édifices à des fins commerciales.

Puisque la gestion des ruines consiste d'abord à les frapper d'interdiction, il faut « combattre les ruines » – titre du 3<sup>e</sup> chapitre – en les restaurant au lieu de les démolir. La pratique de la restauration, seule action autorisée, est au cœur de la gestion des ruines. Elle évolue beaucoup au cours de la période envisagée, car il n'existe au départ aucune contrainte d'entretien des bâtiments privés ; c'est à partir du II<sup>e</sup> siècle que les interventions (de l'empereur, des gouverneurs, des cités) se formalisent et s'intensifient à l'encontre des propriétaires négligents, leur imposant la remise en état de bâtiments dégradés avec des menaces de confiscation. Pour la restauration d'édifices publics (infrastructures et bâtiments) détruits par des catastrophes, c'est l'évergétisme impérial qui fonctionne ; sinon, ce sont les notables des cités qui financent les réparations et les embellissements par le biais de l'évergétisme privé traditionnel. À partir du IV<sup>e</sup> siècle, une évolution marquante oriente le rôle éditiciaire des gouverneurs vers la restauration plus que vers les constructions neuves.

Restent les cas-limites où, faute d'avoir pu être restaurés, des édifices sont abandonnés : le 4<sup>e</sup> chapitre, sous-titré « les non-dits des ruines », décrit la gestion des décombres. Cependant, en-dehors des protestations dont on connaît les exemples par des textes réclamant l'enlèvement des débris, les sources restent silencieuses sur la façon dont vivent les habitants de villes ou de quartiers dévastés pendant les périodes, souvent longues, qui séparent leur destruction d'une reconstruction. L'insertion des ruines dans la vie des populations reste un non-dit. En-dehors du cas exceptionnel d'édifices symboliques, glorieux vestiges du passé qui, comme la cabane de Romulus, font l'objet de perpétuelles reconstructions et ne deviennent jamais des ruines, la

préservation de bâtiments à l'état de ruines est inconcevable : les conserver reviendrait à coexister avec un traumatisme et à afficher les traces d'une défaite.

Cette conception négative des ruines est le sujet de la 2<sup>e</sup> grande partie du livre, qui étudie les motifs et les modalités de leur rejet, à l'échelle de la cité et de l'empire.

Le chapitre 5, intitulé « Les ruines entre esthétique et identité » s'interroge sur les concepts de laideur et de beauté inspirant la perception des ruines, qui sont une *deformatas* de la cité. Il n'existe pas d'esthétique de la difformité à Rome : toute ruine défigure le paysage. La notion de difformité ne recouvre pas seulement celle de laideur, mais aussi celle de nudité, c'est-à-dire d'absence d'ornementation (*nuditas marmorum*, arrachage des marbres), voire de forme. Mise en relation avec les emplois du mot *forma* (notamment à propos de la *Forma Urbis*), la désignation *deformatas* traduit l'absence de plan, le désordre. Finalement, la difformité est une indignité. La perception esthétique de la dysharmonie se charge alors d'une dimension politique : un édifice en ruines crée une discontinuité dans le paysage et, en dénaturant la cité, manifeste son manque de cohésion. La cacophonie des ruines témoigne de la disparition des valeurs civiques. Bien plus, l'invasion de bâtiments ou de sites délabrés par les mauvaises herbes et les bêtes sauvages traduit la défaite de la culture devant la nature. On note que cette interprétation des ruines nourrit tout de même une esthétique de la désolation, qui est certes insolite et exceptionnelle, mais attestée dans la littérature, et que l'auteur évoque en quelques pages très plaisantes sur « l'esthétique de la toile d'araignée » (p. 298-300).

Le spectacle des ruines, métaphoriquement perçues comme les cadavres de villes ou d'édifices, est le point de départ du dernier chapitre, intitulé « Les ruines et le temps impérial » (chapitre 6). L'époque augustéenne est marquée par une politique

volontariste de restauration des temples, qui reflète une sensibilité attestée par l'intérêt de la littérature de l'époque pour les villes abandonnées, qui suscitent la méditation sur la mort et l'instabilité du monde. Ensuite, l'évolution du discours officiel de l'empire, entre le I<sup>er</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle, se rapproche d'une culture patrimoniale, y compris chez les auteurs chrétiens.

L'important index des sources (épigraphiques, juridiques et littéraires) qui conclut l'ouvrage valide entièrement la pertinence de la méthode lexicographique qui guide cette recherche originale.

Édith Parmentier  
Université de Caen Normandie  
edith.parmentier@unicaen.fr

Claudia DEGLAU, Kerstin DROSS-KRÜPE, Patrick REINARD et Kai RUFFING (éds.), *Volker Losemann, Antike und Nationalsozialismus. Gesammelte Schriften zur Wissenschafts- und Rezeptionsgeschichte II*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2022, 452 p. / ISBN 9783447118392, 98€

La première moitié de ce gros volume est constituée par la republication de la thèse de doctorat de Volker Losemann (*Nationalsozialismus und Antike. Studien zur Entwicklung des Faches Alte Geschichte 1933-1945*), soutenue en 1975 sous la direction de Karl Christ à l'Université de Marburg, publiée en 1977, mais épuisée depuis longtemps. C'est le cœur de ce livre. La deuxième partie rassemble onze études, publiées entre 1984 et 2019, consacrées à l'idéologie et la pratique de la domination national-socialiste, l'antisémitisme en Allemagne au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, le rôle des Germains et de Rome dans la vision allemande de l'histoire, ainsi que la réception de Sparte en Prusse et sous le Troisième Reich.

L'ensemble complète un premier volume d'écrits de Losemann, publié en 2017 (*V. Losemann, Klio und die Nationalsozialisten. Gesammelte Schriften zur Wissenschafts- und Rezeptionsgeschichte*, sous la direction de C. Deglau, P. Reinard et K. Ruffing, Wiesbaden, Harrassowitz 2017).

Revenons au cœur du présent volume : le livre publié en 1977. Entreprendre dans la République fédérale d'Allemagne des débuts des années 1970 une thèse d'histoire ancienne sur l'histoire de cette même discipline sous le régime national-socialiste n'allait pas de soi et témoignait d'un courage certain de la part du thésard. Le travail d'introspection des historiens sur les rapports entre leur discipline et le national-socialisme, sur les différentes formes de compromissions et de soumission volontaire au politique et à l'idéologie régnante avait alors à peine commencé. Rappelons l'étude pionnière de Karl Ferdinand Werner (né en 1924, directeur de l'Institut historique allemand de Paris de 1968 à 1989) publiée en 1967 : *Das NS-Geschichtsbild und die deutsche Geschichtswissenschaft*. Ce petit livre a été fondamental pour l'essor des études entreprises à partir de la fin des années 1970 par des historiens d'une génération plus jeune sur l'histoire de leur discipline entre 1933 et 1945, sur l'orientation des recherches de ses représentants les plus en vue, ainsi que sur les suites de leurs carrières dans l'Allemagne (de l'Ouest !) de l'après-guerre. Ces travaux ont provoqué de vives, voire virulents débats et polémiques qui ont trouvé leur point culminant dans une section du Congrès des Historiens allemands en 1998 à l'Université de Francfort/Main. Cette section était consacrée à la question de l'implication d'historiens allemands dans la politique d'extermination national-socialiste. Ces débats ont été publiés sous le titre *Deutsche Historiker im Nationalsozialismus*. (édité sous la direction de Winfried Schulze et Otto Gerhard Oexle, avec la collaboration